

Mémoires

Gustave Charpentier

LE CONCOURS D'ESSAI (MAI 1887)

¶ Nous entrons en loge samedi à 10 heures du matin et en sortons le vendredi suivant à 10 heures du soir, le jugement a lieu le lendemain à 10 heures du matin, de sorte qu'après avoir bûché six jours consécutifs il nous faudra encore passer la nuit pour réduire notre chœur au piano et recopier notre fugue car Massenet nous attendra le lendemain chez lui à 6 heures du matin pour se rendre compte du concours et étudier nos œuvres qu'il exécutera lui-même comme il en a l'habitude.

¶ Dans le Conservatoire on dit bien que j'aurai le prix, mais ce sacré concours d'essai est plein de surprises, je connais bien ceux qui se présentent de ma classe : Kaiser (deuxième prix en 1886) et Carraud, mais les autres me sont inconnus et ils ne sont pas à dédaigner. Chez Guiraud il y a Dukas, un premier prix de fugue de l'année 1885, Bachelet qui en est à son deuxième concours. Chez Delibes, il n'y a qu'Erlanger, qui est sûr d'être reçu car on voudrait que cette classe soit au moins représentée au concours. Puis César Franck, professeur d'orgue, présente plusieurs élèves indépendants, dont un M. de Bréville qui a été recalé l'année dernière.

¶ Le matin de l'entrée en loge, c'est Gounod, de sa plus belle voix, qui nous a chaleureusement déclamé les vers de la cantate. Texte bien supé-

rieur à ce que sont ordinairement ces poèmes. Celui-ci est d'Augé de Lassus, gendre de Gounod. Trois personnages, dont un spectre. Didon, Énée. Le spectre : Anchise, père d'Énée.

¶ Pendant que Gounod dictait, je copiais le poème d'une main fébrile. Massenet et les autres professeurs sont là, nous assistent de leur présence, une dernière fois, avant que nous soyons bouclés dans nos cellules. Un seul geste et une seule phrase de Massenet, à mon intention. Dans le poème, l'exclamation d'Énée : « Anchise ! ». Massenet se penche sur ma copie. À côté de « Anchise ! » – avec son crayon – il trace rapidement trois points d'exclamation énergiques. Pourquoi ? Je l'entends qui me dit, de sa voix la plus calme, avant de me quitter : « Il ne s'agit pas ici du spectre du père d'Hamlet. » Je ne comprends pas davantage.

¶ Un mois d'emprisonnement entre les murs d'un cloître. La lucarne grillagée s'ouvre sur un horizon étroit. Morne, réfrigérant, désertique. En bas, le parvis d'une église. Jamais tant remarqué. Sons lointains de l'orgue pour me tenir compagnie. Encouragement ?

¶ Entr'actes bien monotones de la réclusion. Récréation et promenade dans la cour du Conservatoire.

¶ Moi, la tête dans mes coudes. Ces vers déclamés par Gounod. J'élude. Je retarde tant que je peux le moment de me battre contre eux. Temps perdu. Trois points d'exclamation de Massenet. « Anchise !!! » Points d'interrogation. Massenet, homme de théâtre. La « situation ». Ce n'est pas la même que celle du spectre. Traiter la situation spectre Anchise tout autrement. Voilà sans doute la signification.

¶ Heure de récréation dans la cour. Visites des familles autorisées. Surveillance. Si on nous glissait dans la main une page de musique préparée ailleurs (mais ça serait peut-être de la très mauvaise musique). Pères,

mères, sœurs, petites amies. Pour moi, Victor. Allures et mines tellement bourgeoises, timorées, de certains parents que quelques camarades et moi nous nous amusons à les effaroucher en exagérant nos manières de bohèmes.

¶ Midi. Réfectoire. Nous dévalons l'escalier pour savourer le menu. Nous sommes bien servis. Le déjeuner est préparé chez Brébant. Gloire au restaurateur de la Musique ! Après déjeuner, courte promenade dans les couloirs et causerie entre nous mais surveillée de très près. On remonte et on se remet au travail.

¶ L'apparition d'Anchise et l'exclamation d'Énée, avec le triple point de Massenet, marquent le sommet dramatique de la « situation ». Couper court à tout délayage funèbre. Musicalement : un grand éclat, presque un cri de triomphe pour le ténor. Une apparition non pas sépulcrale mais qui fasse jaillir la lumière. Point culminant et pourtant il faut que ça *monte* jusqu'à la fin de la cantate. Pas facile à concilier.

¶ Nous sommes véritablement au secret. Il est vrai que ce n'est pas le moment de se copier l'un l'autre. Mais, pourquoi le ferait-on ? La tentation peut-être de se glisser un tuyau thématique ou d'orchestre dans le... tuyau de l'oreille ou dans le creux de la main. Le soir seulement, à 7 heures, nous pouvons recevoir familles et amis dans la grande cour, sous l'œil vigilant de nos surveillants.

¶ Heureusement les surveillants n'ont pas pour consignes de nous empêcher de faire des farces. Ça, ils laissent faire, et ils s'en moquent. Pour scandaliser le groupe familial timoré aux mines pincées et manifester notre mépris des conventions bourgeoises, nous avons trouvé ce qu'il fallait. Mes camarades et moi, dans la cour, nous sommes déguisés en rôdeurs de barrière. Nous avons dans nos loges, avant de descendre, arrangé chacun de notre côté vêtements et coiffures en conséquence. Tous, la cas-

quette enfoncée sur un œil, mains dans les poches, quelques ceintures de flanelle rouge, et toutes les allures de l'emploi. Dans la cour, nous avons retrouvé une gentille camarade de l'un de nous, Gabrielle, qui était de mère et qui était venue habillée à peu près en pierreuse. Pendant un quart d'heure, nous avons très bien joué nos rôles. La mise en scène était parfaite. Une rixe très bien simulée, puis une attaque nocturne. Gabrielle a fait admirablement la pierreuse. Les surveillants rigolaient. Mais les parents pour la plupart étaient médusés. Dans la famille que nous avons surtout repérée, quelques dames s'étaient tournées ostensiblement vers le mur, pour tourner le dos à notre spectacle. De temps en temps, l'une d'elles nous jetait un coup d'œil indigné par dessus l'épaule. À un moment, j'en ai entendu une qui disait – et il m'a semblé qu'elle me regardait : « Quelle honte ! » et puis : « Et dire qu'il n'y a pas huit jours, ça faisait encore l'homme-sandwich devant le Conservatoire ! ». Enfin quand la cloche a sonné pour nous inviter à regagner nos cellules, on avait tout de même bien ri. Compensation à nos soirées et à nos nuits vraiment monacales. Je cherche à inventer d'autres farces, d'autres fantaisies. Une bonne blague à la façon de Jehan Rictus. Ma satisfaction à « mettre en boîte » certaines gens. J'aime rire, mais je voudrais pouvoir mettre le monde en gaité presque autant que je souhaiterais l'émouvoir. Il y a en moi – comme chez beaucoup de jeunes artistes sans doute – un Dieu qui rêve près d'un Diable qui s'agite.

¶ Monotonie nocturne soudain tragiquement rompue. Une soirée et une nuit tragiques. À partir de 9 heures du soir, voitures des pompiers qui ne cessent de passer sur le boulevard Poissonnière. Leurs trompes retentissent sans arrêt, du Conservatoire nous les entendons très bien et pendant si longtemps que nous pensons à un incendie très grave. Chacun de nous colle son nez au grillage de sa fenêtre. La mienne est haut perchée et je grimpe sur ma table. Nous voyons très bien le ciel tout rouge, de plus en plus rouge, sur notre gauche, du côté des Boulevards. D'après les lueurs, cela se passe non pas sur le boulevard Poissonnière mais plutôt sur le bou-

levard Montmartre, ou peut-être plus loin. De l'une à l'autre de nos fenêtres grillagées nous nous interpellons avec rage : « Où est-ce ? » Personne n'en sait rien. Rage de ne pas savoir. Nous sommes vraiment des reclus dans une prison totalement coupée chaque nuit du reste du monde. Dans la rue du Conservatoire, habituellement silencieuse et sans un chat à ces heures-ci, des passants marchent très vite, quelques-uns courent, en direction du boulevard, parlant très fort entre eux. Certains crient une nouvelle que je ne saisis pas tout de suite mais quelques bribes de phrases parviennent distinctement à mes oreilles comme à celles de mes camarades, et nous sommes bientôt fixés : « L'Opéra-Comique ».

L'OPÉRA-COMIQUE EN FEU (25 MAI 1887)

¶ Obsession : planter là Didon, Énée, Anchise, bondir dans la rue et courir là-bas. Exaspération : n'avoir ni le droit, ni la possibilité de s'évader de cette cellule, même dans une tragique circonstance comme celle-ci. L'Opéra-Comique. Une question d'intérêt bien secondaire mais qui me trotte dans la cervelle : qu'est-ce qu'on jouait ? Je n'en saurai rien avant le lendemain. (*Mignon*, d'Ambroise Thomas).

¶ Le ciel flambe toute la nuit, au-dessus du boulevard, là-bas, devant moi, vers la gauche. J'aperçois les épais flocons de la fumée rougeâtre. Nuit d'angoisse et d'insomnie.

¶ Les trois points d'exclamation de Massenet : trois fulgurants traits de lumière sur les nuages de ma compréhension. Et sa phrase le quatrième trait. L'apparition d'un spectre n'est pas nécessairement terrifiante. Elle peut éclater en apothéose. Ce n'est pas celle du Roi d'*Hamlet*. « Anchise !!! », illumination du héros. Ouvre la voie au finale-apothéose. Massenet a fait jaillir trois éclairs victorieux sur ma cantate.

LE TÉLÉGRAMME DE VICTOIRE

Paris 25.6.1887
Charpentier
13 rue Malcense
Tourcoing
Gustave Premier Grand Prix de Rome
Bachelet et Erlanger seconds prix
Victor.

LA PLUS BELLE RÉCOMPENSE

Tourcoing 25.6.1887
Gustave Charpentier
6 rue Enghien
Paris.
Merci mon fils
Charpentier.

RETOUR TRIOMPHAL À TOURCOING

¶ Ce dimanche 10 juillet 1887, jour de ma réception solennelle à Tourcoing, commence par une bévue de ma part. Mon étourderie, ou mon manque de présence d'esprit ? Descendant du train qui m'amène de Paris, assez ahuri d'entendre tirer le canon et d'apercevoir une foule massée devant la sortie habituelle, je suis le mouvement des autres voyageurs qu'un écriteau et les employés canalisent vers une autre sortie et je me retrouve, peu après devant la gare. Plusieurs minutes, je reste planté là, regardant

sans comprendre la place noire de monde et les délégations rangées avec leurs drapeaux devant la sortie principale. Tout ce monde a l'air d'attendre quelqu'un qui aurait dû sortir par cette porte et qui n'apparaît point.

¶ Je pense bien ! Ce « quelqu'un », c'est moi.

¶ Je ne m'en avise que lorsque je remarque, arrêtés le long du trottoir, plusieurs landaus et, dans l'un, copieusement fleuri, deux messieurs : le maire de Tourcoing et, assis près de lui, mon père. Je m'approche et, dès qu'il me voit, mon père lève les bras comme devant une apparition extraordinaire. Il est encore rouge de confusion et d'inquiétude : « On te cherche partout, sur les quais, dans les wagons. On croyait que tu avais manqué ton train, ou que tu avais oublié de venir. »

¶ Le maire me hisse dans le landau, d'un geste large me désigne à la vue de tous. Clameurs sur la place. Fanfares. Et ce canon que continuent à tirer les pompiers ! Notre voiture, surchargée de fleurs, passe sous des arcs de triomphe de feuillage dressés en mon honneur et m'amène devant l'Hôtel de Ville drapé d'une immense banderole où s'inscrit mon nom en lettres énormes. Pour pénétrer dans l'édifice municipal, le court trajet que j'ai à faire à pied me met un instant au supplice. Je me sens terriblement intimidé, embarrassé de mon personnage. Mais ce malaise se dissipe bientôt et il n'y a plus place dans mon cœur que pour l'émotion intense, pleinement heureuse. Autour de moi, sur l'esplanade, quatre mille élèves des écoles, des feuillages aux mains, saluent ma présence dans un ouragan de cris joyeux.

COMPTE-RENDUS DES JOURNAUX LOCAUX

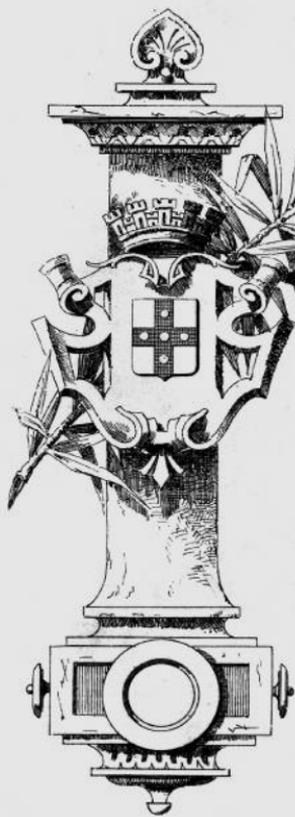
(L'Écho de Tourcoing)

L'ovation que la ville de Tourcoing a réservée à son enfant d'adoption était bien méritée. M. Charpentier a justifié tous les espoirs et toutes les prévisions. Toute la ville était debout pour fêter dignement le lauréat du premier grand prix de Rome. Les rues étaient jalonnées de mâts vénitiens aux couleurs nationales. L'enthousiasme était indescriptible. Au premier coup de canon annonçant l'arrivée du train, des flots de spectateurs accoururent aux fenêtres et le long des trottoirs. Tout le monde était avide de voir le vainqueur et le brillant cortège qui lui était fait. Ce cortège s'est mis en marche et a traversé la ville. Les habitants de la rue du Haze et de la rue Malcence ont rivalisé d'entrain pour recevoir dignement leur hôte. À l'entrée de la rue du Haze, un arc de triomphe enguirlandé portait l'inscription originale

*Ici c'est l'rue du Haze**Au d'but c'est l'rue de l'Malcence*

Plus loin, une large banderole : « À Gustave Charpentier ». Près de la maison du lauréat, une seconde fausse porte, avec ces mots : *Hommage au Premier Grand Prix de Rome, les habitants des rues du Haze et de la Malcence*. Un objet d'art a été offert par les habitants des deux rues. Le soir, la Grand'Place, la rue de l'Hôtel de Ville, le contour de l'Hôtel de Ville, étaient illuminés. Un banquet a eu lieu dans la grande salle des mariages et un festival a été donné sur la Grand'Place. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, une grande animation n'a cessé de régner.

VILLE DE TOURCOING
LUNDI 21 NOVEMBRE 1887



CONCERT

offert par M. Gustave Charpentier
sous les auspices de l'Administration municipale
et sous la présidence de

M. J. MASSENET, MEMBRE DE L'INSTITUT
avec le concours de
Madame LESLINO, de l'Opéra
MM. JOURDAIN, de l'Opéra
AUGUEZ, de l'Opéra
ET DE L'ORCHESTRE DES CONCERTS DU CHATELET (DIRECTION DE Ed. COLONNE)

PROGRAMME :

PREMIÈRE PARTIE.

1. OUVERTURE DE PHÈRE. J. Massenet.

*Ce n'est plus une «rêve» dans mes veines :
C'est Venise tout entière » se peut attendre.*

(Phœbe. — Acte 1^{er}.)

2. LE DERNIER SOMMEIL DE LA VIERGE. J. Massenet.

3. SCÈNES PITTORQUES (4^e suite d'orchestre) . . . J. Massenet.

1. Marche. II. Air du ballet. III. Angelus. IV. Fête bohème.

DEUXIÈME PARTIE.

DIDON

Scène dramatique

Poème de M. AUGÉ DE LASSUS

Musique de G. CHARPENTIER

Exécutée pour la première fois à l'Institut de France
le 29 octobre 1887.

L'orchestre sera dirigé par M. Ed. COLONNE.

H. KOLLER DELINTEUR TOURCOING

AFFICHE ANNONÇANT L'EXÉCUTION DE 'DIDON'
À TOURCOING EN NOVEMBRE 1887.
Musée de Montmartre, Paris.